FRC4'32554

C'2e Fre 2570?

LETTRE
DU GRAND THOMAS, BATELIER

De la Section des Plantes, à M. l'Abbé Mulot, Président.

Monsieux le Président,

Je ne sis que le passeux de la Section, et je ne sais de l'arusmétique, que ce qui faut tout juste pour conduire mon bachot, *prendre hauteur* selon le courant, et *mouiller* à l'autre bord sans trop *dériver*. Ainsi, je ne sis pas un aristocrate qui veut faire *l'Olibrius* sus les affaires du temps, ni un méchant motionneux qui a besoin de la révolution pour montrer à son District qu'y sait *argotter*. Nenni, M. l'Abbé; mais j'ai queuque chose sus le cœur, et je peux ben vous le dire à vous qui avez l'esprit ben fait; vous qui raisonnez si ben en réthorique, que les plus hupés vous ont choisi pour leux en remontrer. Y ne faut que deux mots à un bon entendeur, v'la que j'entre dans la matière.

Y a ben environ pus de six mois, que

THE NEWBERRY LIBRARY

j'entendis dire pour la première fois, queuque part sus l'port, qu'un brave Citoyen du District avoit voulu qu'on ne payît plus de chaises à l'Eglise, et que ç'a seroit comme il l'avoit dit; et pis que l'Assemblée avoit envoyé son discours chez le Commissaire, pour à celle fin de constater s'il disoit de bonnes raisons. Depis ce temps-là, je lis tous les matins, au coin de la rue, les affiches de la veille, pour voir s'il y a du nouveau à ce sujet-là. Mais je n'y vois rien qui dise du oui ou du non, de façon que ç'a me tourmente la cervelle comme un enragé, et pis ç'a me met d'une humeur de chien, tant y a que j'n'y peux pus tenir, et qu'il faut que vous nous disiez de quoi y retourne, pour que je prenions note parti là-dessus.

Vous savez ben, M. l'Abbé, qu'on a une âme à sauver, ou qu'on n'en a pas; partant qu'on ne doit pas vivre, sus vot respect, comme un chien. Faut entendre la Sainte Messe, et pis le Prône, et pis les Vêpres et le Salut quand on a le temps; mais, morgué, quand j'avisons qu'y faut cracher dans la main d'un satané loueux de chaises, depuis deux sous jusqu'à douze et dix-huit (c'est suivant le temps et les précheux); on se tâte, et toutes réfections

faites, on aime mieux se doubler la conscience d'une bouteille de vin, que d'aller porter son argent à un luron pour qui tout est profit, et qui n'y risque rien du sien. Stapendant, il me semble que ces Messieux qui ont parlé là-dessus, aviont dit que *tout ç'a s'arrangeroit, et que je pourrions prier Dieu à ben meilleur marché, et pis que l'Eglise étoit à tout le monde, et qu'aucun vaurien n'avoit le droit d'y faire son commerce, ni de s'entendre avec les joueux d'Ogres, pour faire durer l'Office ; et pis que la Fabrique s'entendoit aussi avec le loueux de chaises et le défunt Parlement, pour avoir des arrêtés de réglementage là-dessus, afin d'avoir nos sous, et pis que les canons le défendoient, et pis.....*

Ah ! mille nom d'un aviron ! queux mangerie, queux mornapol ! et queux diable est-ce que les Messieurs du Parlement alloient fourrer leux nez à travers les chaises des Eglises ; aussi l'ont-ils cassé aujourd'hui ?... Pourquoi t'es-ce encore que nous autres jacquots, nous nous sommes laissés soutirer nos liards, par les ordres d'une Fabrique dont on ne voit jamais paroître la marchandise ? Sarpé jeu ! queux chienne de Fabrique qui avale tout et qui ne rend rien ! Mais, Monsieux l'Abbé, la révolution ne refa-

briquera-t-elle pas à neuf toutes ces anciennes Fabriques-là ? De quoi servoient-ils donc, ces Canons dont ces Messieux-là parloient et qui défendoient l'Eglise. Je ne sais pas de queux calibre ils étoient ; mais... jour de dieu ! faut croire qu'ils ont été tous encloués par les anciennes Fabriques : car autrement, ils auroient dû bombarder tous ces vilains arrangemens-là, et rendre l'Eglise nette, pour servir *gratis* à tous les chrétiens.

Quand je vois des effrontés gobeux d'encens employer pour des fricots, pour des jetons, pour des bouquets, et pis le reste, l'argent que les bonnes âmes leux portent à l'Eglise ; et pis faire faire presque banqueroute à notre bonne Mère la Sainte Eglise, à cause des gueuletons, etc. Jarnigué ! la bile m'étouffe, et pis je dis comme un renegat : gn'y a pas de Dieu ; gn'y a pas de tonnerre, autrement, ces escornifleux-là seroient rôtis comme les aloyaux qu'ils ont cassés à nos dépens. Nom d'un bachot ! je sis t'un homme public, moi ; je travaille sur la rivière, qui est sans comparaison, comme l'Eglise, un lieu public. Eh ben, si j'étois assez misérable pour en détourner tant seulement la valeur de deux pieds, je ne me croirois pus bon à être donné aux

chiens, et je me jetterois dedans pour remplacer le vide que j'y aurois fait. V'la comme un honnête homme doit faire ! Mais revenons à nos moutons.

J'dis qu'il faut prier Dieu, et que comme les tems sont durs, faut que ceux qui servent dans sa maison, ne fassent pas comme les Valets-de-Chambre des Ministres, qui ne font avoir audience, qu'en leux graissant la patte. C'est ben dommage que je ne sache pas lire en latin ; je vous aurois étalé, comme vos Messieux, ben des *Passages* qui aurions pensé comme moi. N'importe, quoique çà ; faut que je dise mon *Pater* tranquillement, faut que j'écoute les instructions de mon Vicaire, et que tout ça ne coûte pas un zeste, ou ben que le prix des chaises soit z'un rien.

Je dis de mon Vicaire, M. l'Abbé, car pour not Curé, ne faut pus y compter. En vérité, ct'homme là me fait de la peine ; depis qui s'est rejimbé contre l'Assemblée Nationale, y jette un ben vilain coton ; semble que la malédiction de tous ses Paroissiens l'aye rendu tout je ne sais comment. Faut avouer que le diable est bien rusé, pour s'emparer de l'esprit d'un homme comme stila, d'un Curé de Paroisse, d'un Député à l'Assem-

blée Nationale ! Faut convenir aussi que notre grand Boniface d'Archevêque l'a mis dans le margoullis, et qu'il ne sait pas trop comment s'en retirer. Où diable qu'un Docteur de Sorbonne, qui a des rentes (sans son casuel), peut se laisser engueuser pour aller à la face d'une Nation, dire *qu'il n'y a pus de religion, et pis que les Juifs vont vivre avec les Chrétiens, et pis que ça déshonore le bon Dieu, que tout ça l'y fait mal au cœur, etc.* et pis lui, avec d'autres enragés, faire battre de braves gens sans savoir pour qui, ni pour quest-ce? Et pis cet homme là viendroit me dire qu'il faut aimer ses amis et ses ennemis, tandis que lui, comme un Mandrin, pratique une doctrine de contrebande, et vend les brebis que le bon Dieu l'y à donné à garder. Ouf ! . . . .

Mais, queux cent diables, Monsieux l'Abbé, empêche donc d'arranger c't'affaire ci, et que ça soit une fois dit pour tout, et que je n'en entende pus parler. Voyons tun peu ça.

J'ai vu sur l'Autel de la Patrie, au champ de la Frédération, écrit en grosses lettres ; *Peuples connoissez vos droits, la Nation c'es; vous ; la Loi, c'est vous ; c'est votre volonté t le Roi est le Gardien des Loix.* Oh ! Pour le

coup, y a gros que je ne sommes pus des zéros en chiffre, et que je sis de la Nation. Eh ben, la loi qui a loué les chaises n'est pas bonne, faut en faire une autre. Vous et le District l'avez dit tout haut. Mais, mille bombes, ne faut pas six mois pour forger une loi meilleure que ctella. On m'a dit que de chez les Commissaires, les discours qui parlions de cte'mangerie là, aviont été envoyés chez le Curé et chez tous les Marguillers. Mais, nom d'une Révolution, pourquoi donc renvoyer comme ça de Caïphe à Pilate. N'êtes-vous pas tous tombés d'accord que le Curé avoit perdu la tête? Ne savez-vous t'y pas que les marguilliers sont des mange tout et des aristocrates dans l'œuvre? Queux chienne de jugerie attendez-vous donc d'un homme sans tête et de sept à huit mangeux de cire?

Tout compté, tout rabattu, je dis donc, M. l'Abbé, que vous devez rassembler tous les Freres de la Section des Plantes, dont vous êtes le Père depis longtems, et que vous éclairez ni pus ni moins qu'un réverbère: j'dis qu'il faut dire en deux mots, à comben on mettra le prix des chaises, et pis ça une fois raisonnablement convenu, si ça ne plaît pas à M. le Loueux de chaises, il se couchera auprès, ou il en fera des choux et des raves; et pis y ne manquera pas de braves gens qui s'en chargeront bien gracieusement et qui y trouveront leur pain à manger.

J'ai entendu dire y a trois semaines, à un de ces Loueux de chaises, que si on ne payoit pus que deux liards à l'Eglise, toute la ca-

562

naille entendroit la Messe, et pis qu'on gagneroit des poux à l'Office. Mais le chnapan qu'il est, et que je ne veux pas nommer, sait ben que depuis qu'il fait ce nouveau méquier là, il n'a pas gagné des poux à l'Eglise, et ce seroit ben le contraire, témoin les affiquets de sa. . . . . Mais tout est dit, je l'y pardonne, c'est un chien qui ne peut pus mordre, faut ben qu'il jape.

V'là donc ma motion en consommé, *j'dis qu'y faut décider cette chose là tout de suite, aprés l'avoir fait tambouriner par les rues et sus le Port, afin que je sachions le jour que ça se décidera.* Palsangué, si je comptois mon conte à tout autre qu'à vous, M. l'Abbé, je lui dirois le truc, et je lui ferois toucher du bout du doigt la manière dont auquelle on pourroit manigancer ça, comme on l'a déjà fait à Saint-Germain l'Auxerrois; mais, morgué, à vous le père pour le stile et pour la concordance, ça ne sera jamais si malaisé à arranger qu'un District. Y a gros que, d'un coup de voix, tous les Patriotes vous crieront *bravo*; et pis, queux plaisir ça ne vous fera t'y pas, quand ce sera fini, et qu'on dira : *c'est M. l'Abbé Mulot qui a fait ça, y parle ben, mais quoique ça il travaille mieux encore.*

Je sis avec l'honneur d'être, sus votre respect, Monsieur l'Abbé,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteu,

LE GRAND THOMAS, *Passeux au Jardin des Plantes.*

De dessus la Berge, le 7 Novembre 1790.